

Zeitschrift: Anthos : Zeitschrift für Landschaftsarchitektur = Une revue pour le paysage
Herausgeber: Bund Schweizer Landschaftsarchitekten und Landschaftsarchitektinnen
Band: 30 (1991)
Heft: 2: Paysage romand : confluence d'influences = Westschweizer Landschaft : ineinanderfliessende Einflüsse = Paysage romand : merging influences

Artikel: Suisse romande et rocaille fleurie = Die Bedeutung der Suisse romande für den Steingarten = Suisse romande and flowerbedecked rock gardens
Autor: Lambin, Denis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-136808>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Suisse romande et rocaïlle fleurie

Denis Lambin, maître de conférences
honoraire à l'Université Paris-VII

Die Bedeutung der Suisse romande für den Steingarten

Denis Lambin, Ehrendozent an der
Universität Paris

Suisse romande and flower- bedecked rock gardens

Denis Lambin, Honorary senior lecturer
at the University of Paris-VII

De 1850 à 1920, la Suisse romande, grâce à ses botanistes montagnards et à ses paradis d'altitude, a joué un rôle majeur dans la résolution des ambiguïtés de l'art de la rocaïlle, objet d'art possible à résonances scientifiques.

«Comment peut-on parler de rocaïlles dans les Alpes, alors que les Alpes elles-mêmes ne sont qu'une immense rocaïlle?» C'est en gros ce qu'écrit George Flemwell (1865–1928), artiste et botaniste anglais, dans un livre paru en 1910. Flemwell cite plusieurs de ces rocaïlles établies en montagne, celles que son ami, Henry Correvon, appelait parfois ses «jardins d'acclimatation» [1]. En effet, Correvon y installait certaines plantes d'altitude réputées difficiles, pensant qu'elles s'y adapteraient, avant de les planter plus bas encore, en plaine. Mais surtout, il en récoltait la semence et par elle multipliait les plants à Floraire, son célèbre établissement horticole de Chêne-Bourg, près de Genève. Il ne prélevait en montagne que les spécimens nécessaires à leur reproduction, respectant la flore alpine souvent décimée par esprit de lucre ou d'accaparement chez les marchands de plantes et les touristes d'une saison, amateurs de rocaïlles.

La rocaïlle ambiguë

La *Flore alpine* de Correvon reflète les ambiguïtés de ce qu'on appelle une rocaïlle. Ce mot est emprunté aux *rocaïlleurs* de jadis qui tapissaient de «rocaïlles» l'intérieur de grottes artificielles ornant certains jardins: coquillages, cailloutis ou cristaux. Ces fausses grottes étaient parfois enfouies sous un monticule de terre orné de rochers et de végétaux. Dès 1615, Salomon de Caus [2] (v. 1576–1626) proposait un «Desseing d'une montagne au milieu d'un iardin avec quelques grotes dedans», ayant «force trous & concaitez par dehors pour mettre de la terre pour planter». Près de trois siècles plus tard, Correvon reconnaît que «la rocaïlle moderne est très différente de la vieille grotte de jadis, de la taupinière surmontée de gros pavés». Il déclare aussi qu'en son temps, le goût de la rocaïlle s'était beaucoup développé en Suisse, qu'on y recherchait avant tout «de brillantes couleurs, des plantes à effet». Ajoutant: «Nous sommes loin des amateurs anglais

Von 1850 bis 1920 spielte die Westschweiz dank ihren Bergsteiger-Botanikern und ihren paradisischen Höhen eine Hauptrolle bei der Klärung der Zwiespältigkeit, die der Steingarten als Kunstobjekt mit wissenschaftlichem Beiklang birgt.

«Wie kann man von Steingärten in den Alpen sprechen, wenn doch die Alpen selbst nichts anderes sind als ein riesiger Steingarten?» So formulierte es sinngemäss der englische Maler und Botaniker George Flemwell (1865–1928) in seinem 1910 erschienenen Buch. Flemwell erwähnt mehrere dieser in den Bergen angelegten Steingärten, die sein Freund Henry Correvon manchmal seine «Akklimatisierungsgärten» nannte [1]. Dort siedelte Correvon nämlich bestimmte als heikel geltende Gebirgspflanzen an, weil er annahm, sie könnten sich so der Veränderung anpassen, ehe er sie in noch tieferer Lage im Flachland pflanzte. Vor allem aber sammelte er ihre Samen und vermehrte damit die betreffenden Pflanzen in La Floraire, seiner berühmten Gärtnerei in Chêne-Bourg in der Nähe von Genf. Er entnahm in den Bergen nur jene Anzahl Exemplare, die er zu Zuchtzwecken benötigte, und schonte die alpine Flora, die unter den oft von Gewinn- oder Habsucht getriebenen Pflanzenhändlern und Amateursteingärtnern ohnehin schon genug zu leiden hatte.

Zwiespältiger Steingarten

Correvons *alpine Flora* gibt die Zwiespältigkeit dessen wieder, was man gemeinhin als *Steingarten* bezeichnet. Das französische Wort für Steingarten, «rocaïlle-fleurie», stammt von dem auch im Deutschen gebräuchlichen Rokokobegriff «Rocaïlle» ab. So heissen die Ornamente aus Muscheln, Kieselsteinen oder Kristallen, die damals unter anderem das Innere von als Gartenschmuck dienenden künstlichen Grotten auskleideten. Diese Ziergrotten lagen manchmal unter einem mit Gesteinsbrocken und Pflanzen geschmückten Erdhügel. Schon 1615 hatte Salomon de Caus (ca. 1576–1626) die Idee eines «Berges mit Grotten inmitten eines Gartens. In dem Berg befinden sich unzählige von aussen angebrachte Löcher, die man mit Erde füllt und dann bepflanzt» [2]. Fast drei Jahrhunderte später stellte Correvon dann fest, dass

From 1850 to 1920, thanks to its mountain botanists and its high-altitude paradises, French-speaking Switzerland played a major role in resolving the ambiguities of the art of the rock garden, a possible objet d'art with scientific echos.

“How can one talk of rock gardens in the Alps, when the Alps themselves are just one immense rock garden?” This is roughly what the English artist and botanist George Flemwell (1865–1928) wrote in a book published in 1910. Flemwell gives many rock gardens set in the mountains as examples, such as those which his friend Henry Correvon sometimes called “acclimatisation gardens” [1]. Indeed, Correvon planted certain high altitude plants there which were regarded as being difficult, thinking that they would adapt there before being planted even lower, in the plain. But, above all, he collected their seeds, using them to increase the number of plants at Floraire, his famous horticultural establishment at Chêne-Bourg, near Geneva. In the mountains he only took the specimens necessary for their reproduction, respecting the Alpine flora which was often decimated by the greedy or grabbing spirit of the plant merchants and tourists in a season, rock garden lovers.

The ambiguous rock garden

Correvon's *Flore alpine* reflects the ambiguities surrounding a rocaïlle – rock garden. The French word is derived from the rocaïlleurs of earlier days who used to cover the interior of artificial grottos decorating certain gardens with “rocaïlles” (rock work): shells, pebble work or crystals. These imitation grottos were sometimes buried under a mound decorated with rocks and plants. As early as 1615, Salomon de Caus [2] (1576–1626) suggested a “Design for a mountain in the middle of a garden with some grottos therein”, having “a number of holes and concavities on the outside in which to place earth for planting”. Nearly three centuries later, Correvon recognised that “the modern rock garden is very different from the old grotto of earlier times, from the molehill topped with paving stones”. He also stated that in his day the taste for rock gardens was well developed in Switzerland, that one looked in particular

qui dépensent des fortunes pour se créer des collections complètes». L'ambiguïté est là: faut-il un bel objet décoratif, une belle rocaille dans son jardin, ou bien doit-on soumettre l'esthétique à la science botanique? Autrement dit: comment faire pour que l'utile ne nuise pas à l'agréable? L'efficace au joli? Long débat en Angleterre, à la fin du XVIII^e siècle, où l'on craignait que l'empayagement d'un domaine ne nuisît à sa rentabilité. Le parc paysager, à l'opposé des jardins à la française, pouvait sans doute répondre à ce vœu. Et la rocaille fleurie a reflété, à partir de 1850, des préoccupations à peu près similaires.

Rocailles en folie

L'enthousiasme raisonné, parfois lyrique, de Correvon pour la flore alpine, se retrouvait chez ses amis anglais. Chez eux, les jardiniers paysagistes avaient, au siècle précédent, transformé de vastes propriétés en paysages d'artistes. Les botanistes explorateurs avaient enrichi les jardins anglais de leurs découvertes exotiques. On avait alors créé des paysages picturaux: la mode du pittoresque avait pris et envahi l'Europe. La rocaille paysagère a suivi. Les Alpes vaudoises et valaisannes ont fourni fleurs et modèles: dès 1775, le botaniste Thomas Blaikie (1750–1838) y récoltait des plantes, surtout médicinales. Avec son ami Abraham Thomas (1740–1824) de Bex (un collaborateur du célèbre Albrecht von Haller), dont le jardin alpin de La Thomasia perpétue la mémoire, Blaikie courut les montagnes, alors qu'en Angleterre, en 1774, William Forsyth (dont les Forsythias portent le nom) élevait la première rocaille, dit-on, au Jardin des Apothicaires de Chelsea, rocaille informelle faite de pierres récupérées à la Tour de Londres et de blocs de lave rapportés d'Islande par Sir Joseph Banks. En 1822, l'éminent John Claudius Loudon (1783–1843) suggéra de former une rocaille en croissant, à expositions variées, en entassant briques et gravats. Vers cette date encore commença en Angleterre un fol engouement pour la Suisse pittoresque. On se mit à construire des rocailles énormes, dont certaines rapelaient la silhouette de pics alpins. A Hoole House, près de Chester, s'éleva une monstrueuse rocaille figurant les aiguilles de Chamonix (qu'on situait en Valais). Dès 1850, l'entreprise horticole de James Backhouse, de York, proposa à sa clientèle d'aménager des rocailles spectaculaires. La plus impressionnante était celle de Friar Park, à Henley, de près de deux hectares, coiffée d'un Cervin. Correvon la vit couverte de plantes alpines et de glaciers en marbre blanc. Il reconnaît qu'en rocailles, l'Angleterre a précédé la Suisse. Ajoutant que disposer des plantes dans des rochers artificiels date, en Suisse, du temps où Pierre-Edmond Boissier (1810–1885) commençait vers 1852 ses jardins de Valeyres-sous-Orge, près d'Yverdon, sa ville natale. Correvon ajoute que «la construction de grands rochers adaptés à la culture alpine» qu'il préconisait lui-même n'avait rien d'esthétique.

«der moderne Steingarten nichts gemein hat mit der Rokoko-Grotte von früher, mit diesem mit grossen Pflastersteinen bestückten Maulwurfshügel». Ausserdem erklärte er, zu seinen Lebzeiten habe man in der Schweiz zunehmend Geschmack gefunden an Steingärten, wobei vor allem auf «leuchtende Farben und effektvolle Pflanzen» Wert gelegt werde. Dem fügte er hinzu: «Dies hat nichts zu tun mit den englischen Gärten, deren Besitzer ein Vermögen dafür ausgeben, vollständige Sammlungen zu schaffen.» Und hierin liegt die eingangs angesprochene Zweisältigkeit: Soll der Steingarten eine reine Zierfunktion besitzen, nur um seiner Schönheit willen angelegt werden, oder muss sich die Ästhetik der Botanik unterordnen? Oder anders ausgedrückt: Wie stellt man es an, dass das Nützliche dem Angenehmen nicht schadet, das Schöne nicht dem Sinnvollen zum Opfer fällt? Uneinigkeit über diesen Punkt herrschte auch im England des ausgehenden 18. Jahrhunderts, fürchtete man doch, die landschaftliche Gestaltung eines Gutes könnte dessen Rentabilität beeinträchtigen. In diesem Sinne zu verstehen ist der Landschaftspark, der als Gegensatz zu den Gärten im französischen Stil entstand. Und ab 1850 wurde der Steingarten zum Spiegelbild analoger Bedenken.

Umschwärmter Steingarten

Den theoretisch begründeten, manchmal aber auch lyrischen Enthusiasmus, welchen Correvon der alpinen Flora entgegenbrachte, stellte man auch bei seinen englischen Freunden fest. In England hatten die Landschaftsgärtner des vorherigen Jahrhunderts ganze Güter in Kunstlandschaften verwandelt. Botaniker machten auf ihren Forschungsreisen exotische Entdeckungen, die nun die englischen Gärten bereicherten. Die Mode des Pittoresken eroberte Europa und führte zur Kreation entsprechend malerischer Landschaften. Im Zuge dieser Entwicklung entstand dann auch der Landschafts-Steingarten. Blumen und Vorbilder dazu lieferten die Waadtländer und Walliser Alpen: Der Botaniker Thomas Blaikie (1750–1838) besuchte sie schon 1775, wobei er in erster Linie Heilpflanzen sammelte. Zusammen mit seinem Freund Abraham Thomas (1740–1824) aus Bex (einem Mitarbeiter des berühmten Albrecht von Haller), an den die alpine Gartenanlage La Thomasia noch heute erinnert, durchstreifte Blaikie die Berge, während 1774 in England William Forsyth (von dem die Forsythien ihren Namen haben) angeblich im Apothekergarten von Chelsea den ersten Steingarten anlegte, eine formlose Angelegenheit mit Steinen aus dem Tower von London und Lavabrocken, die Sir Joseph Banks aus Island mitgebracht hatte. 1822 regte der verdienstvolle John Claudius Loudon (1783–1843) an, durch das Aufschichten von Backsteinen und Bauschutt sichelförmige Steingärten mit wechselnder Bepflanzung zu gestalten. Ungefähr zu dieser Zeit begann man in England heftig für die malerische Schweiz zu schwärmen. Es wurden gewaltige Steingärten gebaut, deren Silhouette in einigen Fällen an Al-

there for "brilliant colours, plants with effect". He added: "We are far removed from the English enthusiasts who spend fortunes to create complete collections." The ambiguity is there: does he want a pretty, decorative object, a pretty rock garden in his garden or must he even subject aesthetics to botanical science? In other words: what to do in order that the useful will not harm the pleasant? The efficacious the nice? There was a long debate in England at the end of the eighteenth century when it was feared that the countrification of an estate would harm its profitability. The landscape park as opposed to gardens in the French style could, without doubt, respond to this wish. And the flower-bedecked rock garden reflected very similar preoccupations from 1850 on.

Madness for rock gardens

Correvon's reasoned, sometimes lyrical enthusiasm for Alpine flora was also to be found among his English friends. In their country, landscape gardeners had transformed vast estates into artistic landscapes in the preceding century. The botanist explorers had enriched English gardens with their exotic discoveries. Picturesque landscapes had then been created: the fashion of the Picturesque had taken and invaded Europe. The landscape rock garden followed. The Alps of Vaud and Valais had supplied flowers and models: as early as 1775, the botanist Thomas Blaikie (1750–1838) collected plants, especially medicinal ones, there. With his friend Abraham Thomas (1740–1824) from Bex (an associate of the famous Albrecht von Haller), whose Alpine garden La Thomasia perpetuates his memory, Blaikie roamed the mountains, while in England, in 1774, William Forsyth (from whom Forsythias take their name) constructed the first rock garden, it is said, in the Chelsea Apothecaries' Garden, an informal rock garden made of rocks salvaged from the Tower of London and lava blocks brought from Iceland by Sir Joseph Banks. In 1822, the eminent John Claudius Loudon (1783–1843) suggested forming a growing rock garden, with varied expositions, while piling up bricks and rubble. About this time too began a mad passion for picturesque Switzerland. The construction of enormous rock gardens was begun, some of which recall the silhouette of Alpine peaks. At Hoole House, near Chester, rises a monstrous rock garden representing the Aiguilles at Chamonix (which they located in Valais). Already in 1850, the horticultural firm James Backhouse in York was offering its customers the construction of spectacular rock gardens. The most impressive was that at Friar Park, Henley, of nearly two hectares in size, shaped like the Matterhorn. Correvon saw it covered with Alpine plants and glaciers made of white marble. He recognised that England was ahead of Switzerland with rock gardens. Adding that in Switzerland the placing of plants in artificial rocks dates from the time when Pierre-Edmond Boissier (1810–1885) began, in about 1852, his gardens at Valeyres-sous-Orge, near Yverdon, his birth

De rocs en rocailles

Le Cervin a joué son rôle en rocaille, en Angleterre comme en Suisse romande, dont il est devenu un symbole touristique. John Ruskin (1819–1900) a célébré le Cervin, en même temps que la vérité picturale et le génie de Turner. Bon dessinateur lui-même, Ruskin a étudié les formations rocheuses, les strates et l'érosion qui les sculpte. Ses études du Cervin ont précédé de peu la mémorable et tragique ascension qu'en fit Edward Whymper en 1865. A cette date, Leslie Stephen, président de l'Alpine Club, faisait paraître son livre d'escalade, *The Playground of Europe*. La Suisse romande était, entre autres, devenue le «terrain de jeu» des rochassiers. Correvon écrit: «Les plus ardents rocailleurs sont certainement des alpinistes. S'ils ne l'étaient pas, ils le sont devenus, tels un grand nombre d'Anglais qui n'ont pas peu contribué au développement touristique de notre pays». On ne peut certes connaître la montagne et donc l'aimer, apprécier ses structures rocheuses, et se satisfaire chez soi d'une rocaille qui rappellerait un cimetière pour chiens. Il faut donc s'efforcer d'imiter la nature avec simplicité, s'inspirer par exemple de ces excroissances rocheuses aux formes définies qu'on voit parfois émerger des gazon alpins. Leur configuration, leurs accidents propices à l'enracinement de certaines plantes basses en font des modèles de rocailles horticoles. Correvon en a tenté l'expérience à Floraire, en s'inspirant, dit-il, de Rousseau et de Ruskin, alors que se développait en Angleterre un art floral exubérant et libre, mais savamment conduit. La mode du «jardin sauvage» fut lancée par William Robinson (1838–1935) qui visita les Alpes valaisannes en 1869. En 1870, année cruciale, il publia deux livres importants, *The Wild Garden* et *Alpine Flowers for Gardens*, première flore alpine pour jardins. Il a créé le style de la *mixed border*, bordure de fleurs en mélange traitées par taches. Il en appliquait le principe à la rocaille, en un subtil désordre de couleurs par touches et épanouissements successifs, comme l'a fait Correvon à Floraire, qui chercha, dit-il, à créer des tableaux qui se renouvellent d'eux-mêmes. Gertrude Jekyll (1843–1932), célèbre jardinière et artiste éminente, sut allier ce type de jardin coloré à la sobre architecture d'Edwin Lutyens. Elle illustra un article de Correvon dans *The Garden* (mai/juin 1903) sur les Androsaces, plantes qui symbolisent la Suisse romande des altitudes. Mais celui dont l'influence sur la rocaille moderne a été la plus nette, c'est Reginald Farrer (1880–1920), botaniste explorateur et superbe écrivain [3], jeune ami de Correvon, dont il étudia sur place les jardins alpins. Farrer a proposé d'enfouir sous les fleurs les enrochements sans intérêt, d'élever des murettes que les végétaux dissimuleraient heureusement. Pour Farrer, l'essentiel c'est la plante. Celles de culture difficile, qu'on les élève en serre froide. Les jardins de montagne, valaisans ou vaudois, que Farrer visita, ont contribué à enrichir l'expérience du plus grand des rocailleurs anglais.

pengipfel erinnerte. In Hoole House in der Nähe von Chester zum Beispiel erhoben sich innerhalb einer solchen enormen Anlage die Aiguilles de Chamonix (die man im Wallis wähte). Von 1850 an schlug das Gartenbauunternehmen von James Backhouse in York seinen Kunden vor, geradezu spektakuläre Steingärten anzulegen. Das eindrucksvollste Beispiel dafür befand sich – mit einer Fläche von zwei Hektar und einem Matterhorn als Glanzstück – im Friar Park in Henley. Laut Correvons Beschreibung fiel die Anlage nicht nur durch unzählige alpine Pflanzen auf, sondern auch durch Gletscher aus weissem Marmor. Wie er anerkennt, war England der Schweiz in Bezug auf Steingärten voraus. In der Schweiz entstanden die ersten Kombinationen von künstlichem Fels und ausgewählten Pflanzen um 1852, als Pierre-Edmond Boissier (1810–1885) begann, die Gärten von Valeyres-sous-Orge nahe bei seiner Geburtsstadt Yverdon anzulegen. Correvon fügt hinzu, dass «grosse, der alpinen Kultur angepasste Felsen», deren Bau er selbst befürwortete, nichts Ästhetisches an sich hätten.

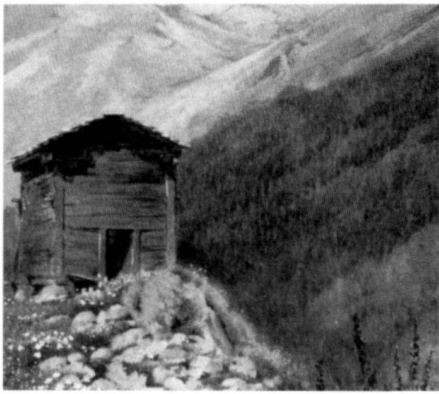
Ursprünglicher Steingarten

Sowohl in England als auch in der Westschweiz, deren Tourismussymbol es geworden ist, hat das Matterhorn in der Geschichte des Steingartens seine Rolle gespielt. John Ruskin (1819–1900) pries das Matterhorn in einem Atemzug mit Turners Genie und dessen naturgetreuem Stil. Selbst ein begabter Zeichner, studierte Ruskin Felsformationen und -schichten sowie die sie formende Erosion. Er stellte seine Matterhorn-Studien kurz vor Edward Whympers tragischer Erstbesteigung im Jahre 1865 fertig. Gleichzeitig brachte Leslie Stephen, Präsident des Alpine Club, sein Kletterbuch *The Playground of Europe* heraus. Die Westschweiz war – wie andere Regionen auch – zu einem «Bergsteiger-Spielplatz» geworden. Correvon schreibt: «Die eifrigsten Steingärtner sind ohne Zweifel die Bergsteiger. Wenn sie es früher nicht waren, so sind sie es geworden, darunter eine grosse Zahl von Engländern, die einiges zur touristischen Erschliessung unseres Landes beigetragen haben.» Natürlich kann man nicht die Berge kennen und lieben, ihre Felsstrukturen schätzen und sich zu Hause mit einem Steingarten zufriedengeben, der an einen Hundefriedhof erinnert. Es geht also darum, sich zu bemühen, die Natur auf schlichte Weise nachzuahmen, indem man beispielsweise die klaren Formen der Felsvorsprünge übernimmt, wie man sie manchmal aus Alpweiden herauswachsen sieht. Aufgrund ihrer Konfiguration und ihrer der Verwurzelung bestimmter niederwüchsiger Pflanzen förderlichen Unebenheiten eignen sie sich ideal als Vorbild für gartenbaulich orientierte Steingärten. Correvon machte den Versuch dazu in La Floraire, wobei er sich nach seinen eigenen Worten von Rousseau und Ruskin inspirieren liess, während sich in England eine üppige, freie, aber immer wissenschaftlich gelenkte Blumenkunst entwickelte. Die Mode des «wilden Gartens» wurde von William Robinson (1838–1935) angeregt,

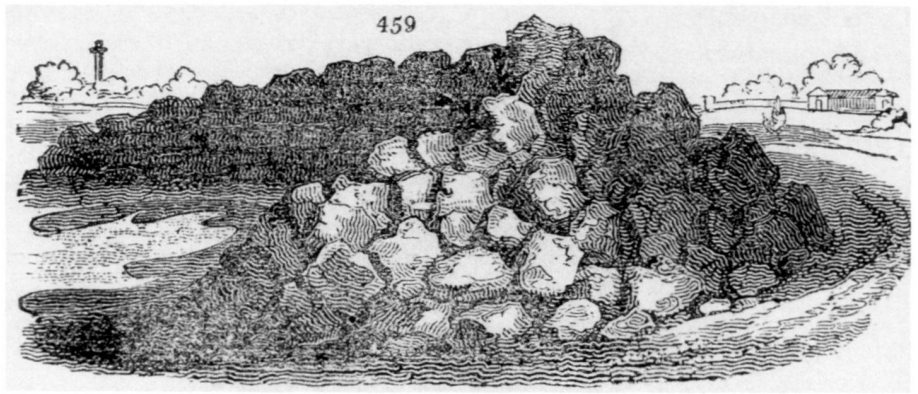
place. Correvon adds that “the construction of large rocks suitable for Alpine cultivation” which he recognised himself had nothing aesthetic about it.

From rocks to rock gardens

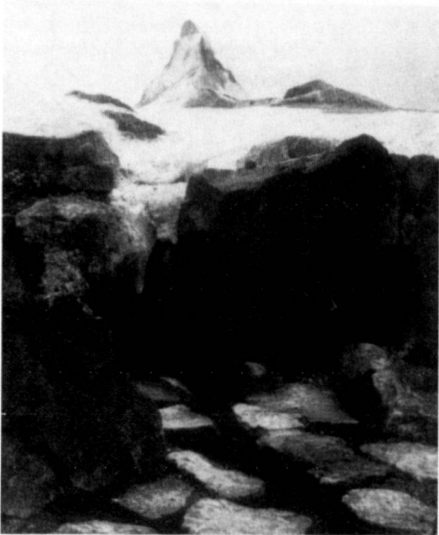
The Matterhorn has played its role as a rock garden in England as well as in French Switzerland of which it has become a touristic symbol. John Ruskin (1819–1900) extolled the Matterhorn at the same time as Turner's pictorial truthness and genius. A good drawer himself, Ruskin studied the rock formations, the strata and the erosion sculpting them. His studies of the Matterhorn slightly preceded Edward Whymper's memorable but tragic ascent in 1865. At that time, Leslie Stephen, president of the Alpine Club, published his book on the climb *The Playground of Europe*. French-speaking Switzerland had become, among other things, the “playground” for rock climbers. Correvon wrote: “The most ardent rock workers are quite certainly Alpinists. If they were not, they have become so, such a large number of Englishmen who have contributed not a little to our country's touristic development.” Certainly, one cannot know the mountain and love it, appreciate its rocky structures and be satisfied at home with a rock garden reminiscent of a dogs' cemetery. It is therefore necessary to try to imitate nature with simplicity, to inspire oneself, for example, by these rocky outgrowths in defined forms which one sometimes see emerging from Alpine meadows. Their configuration, their unevenness, favourable to allow certain low grown plants to take root, have made them models of horticultural rock gardens. Correvon experimented with them at La Floraire, taking his inspiration, he says, from Rousseau and Ruskin, while an exuberant and free, but skilfully guided floral art was developing in England. The fashion of the “wild garden” was started by William Robinson (1838–1935) who visited the Alps in Valais in 1869. In 1870, a crucial year, he published two important books, *The Wild Garden* and *Alpine Flowers for Gardens*, the first guide to Alpine flora for gardens. He created the style of the *mixed border*, a border of a mixture of flowers arranged in patches. He was applying the principle of the rock garden here, in a subtle disorder of colours by touches and successive flowering, as Correvon had done at Floraire, attempting, he said, to create scenes which would renew themselves. Gertrude Jekyll (1843–1932), a celebrated lady gardener and eminent artist, succeeded in uniting this type of coloured garden with Edwin Lutyens's sobre architecture. She illustrated an article by Correvon in *The Garden* (May/June 1903) on the androsaces, plants symbolising high altitude French-speaking Switzerland. But the man whose influence on the modern rock garden was clearest is Reginald Farrer (1880–1920), botanist explorer and superb writer [3], a young friend of Correvon with whom he studied Alpine gardens on location. Farrer suggested burying uninteresting enrochments under flowers, erecting low walls which the plants would cheerfully con-



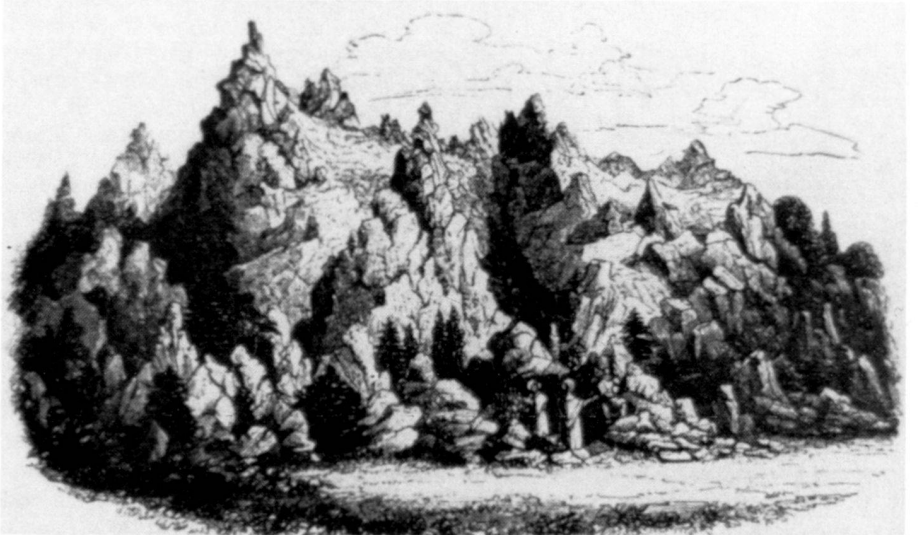
G. Flemwell: La Linnea, vers 1910, aquarelle.
G. Flemwell: La Linnea, um 1910, Aquarell.
G. Flemwell: La Linnea, about 1910, aquarelle.



J. C. Loudon: Projet de rocaille, 1822.
J. C. Loudon: Entwurf des Steingartens, 1822.
J. C. Loudon: Rock garden project, 1822.



Le Cervin à la Friar Park, vers 1910.
Das Matterhorn im Friar Park, um 1910.
The Matterhorn at Friar Park, about 1910.



Les Aiguilles de Chamonix à Hoole House, vers 1835.
Les Aiguilles de Chamonix in Hoole House, um 1835.
Les Aiguilles de Chamonix at Hoole House, about 1835.



Partie de la rocaille à Floraire en 1932.

Teil des Steingartens in La Floraire, 1932.

Part of the rock garden at Floraire in 1932.

La paix des rocailles

Le touriste ordinaire aime retrouver son confort en un lieu de dépaysement sage et sûr, un bon hôtel dans un paysage pittoresque et lointain. Une rocaille (comme celle de l'hôtel Saratz, à Pontresina, que Correvon nomme) lui propose à la porte de «chez soi» des fleurs éclatantes qu'on peut découvrir sans effort et que vantent tous les guides touristiques. Un visiteur plus aventureux emporte une flore alpine de poche, comme il y en avait tant. Il revient dans son pays avec des plantes pour son herbier (achetée à un «centuriateur»), ou préférablement vivantes, pour sa rocaille. Ou des graines en sachets, et des estampes donnant de la Suisse une vision pastorale convenue, qui rappelle ce qu'il voyait en tournant le dos à l'hôtel. Certains architectes anglais se sont inspirés des chalets typiques qu'on y voit toujours, pour agrémenter quelques parcs. En Suisse alémanique même, un chalet (mot né semble-t-il en Gruyère et popularisé par Rousseau et Byron) ornait une prairie dans le parc paysager «à l'anglaise» de l'Ermitage, à Arlesheim, dès 1787. Vers 1900, Correvon propose: «Si vous habitez un chalet, une rocaille s'étendant à ses pieds sera tout indiquée». La paix des rocailles, la paix des altitudes à domicile... Et quels heureux souvenirs de vacances! Les fleurs alpines,

Suite à la page 55

der 1869 die Walliser Alpen bereiste. Im entscheidenden Jahr 1870 veröffentlichte er zwei wichtige Bücher, nämlich *The Wild Garden* und *Alpine Flowers for Gardens*, das erste Werk über alpine Gartenblumen. Er hat den Stil der *mixed border* kreiert, der «gemischten Rabatte», in welcher die Blumen fleckenartig ineinandergesetzt wurden. Dieses Prinzip wandte er auf den Steingarten an, in Form eines subtilen, durch nacheinander erblühende Kontraste entstehenden Durcheinanders von Farben, wie es Correvon in La Floraire getan hat, der dort – so erklärte er – sich selbst erneuernde Bilder zu schaffen versuchte. Der berühmten Gärtnerin und hervorragenden Künstlerin Gertrude Jekyll (1843–1932) gelang es, diese Art eines farbenfrohen Gartens mit Edwin Lutyens' nüchterner Architektur zu verbinden. Sie illustrierte einen in *The Garden* (Mai/Juni 1903) erschienenen Artikel von Correvon über die Androsaceen, eine Pflanzengruppe, die symbolisch für die Bergwelt der Westschweiz steht. Den deutlichsten Einfluss auf den modernen Steingarten übte jedoch der Botaniker, Forscher und ausgezeichnete Schriftsteller [3] Reginald Farrer (1880–1920) aus, ein Freund von Correvon, dessen alpine Gärten er an Ort studierte. Farrer machte den Vorschlag, reizlose Steinschüttungen von Blumen und zur Abgrenzung errichte-

Fortsetzung auf Seite 55

ceal. For Farrer, the essential thing is the plant. Those difficult to cultivate which are grown in a greenhouse. The mountain gardens, in Valais or Vaud, which Farrer visited, have contributed not a little to enriching the experience of the greatest of English rock workers.

The peace of rock gardens

The ordinary tourist likes to find his comfort at a sensible and sure place with a change of scenery, a good hotel in a picturesque and distant landscape. A rock garden (like that at Hotel Saratz in Pontresina which Correvon mentions) offers him bright flowers outside his "own door" which can be discovered without effort and which all the tourist guides praise. A more adventurous visitor takes a pocket guide to Alpine plants, of which there are many. He returns to his country with plants for his herbarium (bought from a "centuriateur") or, preferably, living for his rock garden. Or seeds in bags and prints giving a conventional pastoral view of Switzerland, recalling what he saw when he turned his back on the hotel. Certain English architects were inspired by the typical chalets which one still sees there adorning some parks. In German-speaking Switzerland, a chalet (a word born, it would seem, in Gruyère and made popular by Rousseau and Byron) decorated a

Continued on page 55

Notes du texte

[1] *Correvon H.* (1854–1939), d'Yverdon, montagnard et botaniste, horticulteur et auteur de nombreux ouvrages sur la flore alpine, lança de nouvelles méthodes de conservation des plantes vivantes dans la tourbe et leur propagation par semence. Il s'employa à créer et à enrichir diverses rocailles d'altitude et fonda des organismes de défense de la flore menacée. Il s'activa à La Linnea (Bourg-Saint-Pierre), à La Rambertia (Rochers-de-Naye), à la Florarina (Salève; transférée à la Chèvreerie, Saint-Cergue sur Nyon en 1914), à la Thomasia (Pont-de-Nant sur Bex), à la Chanousia (ainsi baptisée par Correvon lui-même en l'honneur de son fondateur, son ami l'abbé Pierre Chanoux, au Col du Petit-Saint-Bernard), à l'hôtel du Weisshorn, sur Saint-Luc (val d'Anniviers), rocaille semi-naturelle, dure d'accès. Il eut quelques contacts avec La Jaysinia (Samoëns, Savoie du Nord), établie par son élève Jules Allemand, qui dessina l'Ariana entre 1900 et 1905.

[2] *De Caus S.*, 1615, *La raison des forces mouvantes* [...], Heidelberg. Voir Livre II, Problème X.

[3] Parmi les plus belles pages de *Reginald Farrer* est celle où il décrit sa découverte de l'*Eritrichium nanum* du côté du Weisshorn, sur les indications de Correvon. Voir Ch. XVI, p. 249–260.

[4] *Flemwell, G. J.* (1865–1928), membre de la Royal Society of Arts, accompagna souvent Correvon dans ses expéditions botaniques. Voir *Alpine Flowers and Gardens*, Ch. IX, p. 116–139.

Fussnoten

[1] *Henry Correvon*, (1854–1939) aus Yverdon, Bergsteiger, Botaniker, Gärtner und Autor zahlreicher Werke über die alpine Flora, entwickelte neue Methoden zur vorübergehenden Aufbewahrung lebender Pflanzen im Torf und förderte die Pflanzenzucht mittels Samen. Er setzte sich für die Schaffung und Erweiterung verschiedener Gebirgssteingärten ein und gründete Organisationen zum Schutz der gefährdeten Alpenflora. Tätig war er unter anderem in La Linnea (Bourg-Saint-Pierre), La Rambertia (Rochers-de-Naye), La Florarina (Salève; 1914 verlegt nach La Chèvreerie, Saint-Cergue sur Nyon), La Thomasia (Pont-de-Nant, bei Bex), La Chanousia (am Kleinen Sankt Bernhard; diese Anlage wurde von Correvon zu Ehren ihres Gründers und seines Freundes Pfarrer Pierre Chanoux selbst so getauft) und im Hotel zum Weisshorn bei Saint-Luc (Val d'Anniviers), einem halb natürlichen, schwer zugänglichen Steingarten. Er hatte auch eine lose Verbindung zu La Jaysinia (Samoëns, Nordsavoyen), gegründet von seinem Schüler Jules Allemand, der L'Ariana zwischen 1900 und 1905 zeichnerisch erfasste.

[2] *De Caus, Salomon. La raison des forces mouvantes*... Heidelberg, 1615. Siehe Buch II, Problem X.

[3] Zu den schönsten Texten von *Reginald Farrer* gehört die Beschreibung seiner – auf einen Hinweis von Correvon hin erfolgten – Entdeckung des *Eritrichium nanum* in der Nähe des Weisshorns. Siehe Kap. XVI, S. 249–260.

[4] *Flemwell, George Jackson* (1865–1928), Mitglied der Royal Society of Arts, begleitete Correvon häufig bei dessen botanischen Expeditionen. Siehe *Alpine Flowers and Gardens*, Kap. IX, S. 116–139.

Text Notes

[1] *Henry Correvon* (1854–1939), from Yverdon, mountaineer and botanist, horticulturist and author of many works on Alpine flora, launched new methods for the preservation of living plants in peat and their propagation by seed. He devoted himself to the creation and enrichment of various high altitude rock gardens and founded organisations in defence of the threatened flora. He busied himself at La Linnea (Bourg-Saint-Pierre), La Rambertia (Rochers-de-Naye), La Florarina (Salève; transferred to La Chèvreerie, Saint-Cergue sur Nyon in 1914), La Thomasia (Pont-de-Nant above Bex), La Chanousia (so called by Correvon himself in honour of its founder, Father Pierre Chanoux, on the Lesser Saint Bernard Pass), at the Weisshorn Hotel, above Saint-Luc (val d'Anniviers), a semi natural rock garden, difficult to get to. He had some contacts with La Jaysinia (Samoëns, North Savoy), established by his pupil Jules Allemand who designed L'Ariana between 1900 and 1905.

[2] *De Caus, Salomon. La raison des forces mouvantes*..., Heidelberg 1615. cf. Volume II, Problem X.

[3] Among the most beautiful pages in *Reginald Farrer* is that in which he describes his discovery of the *Eritrichium nanum* on the slopes of the Weisshorn following Correvon's information. cf. Chapter XVI, p. 249–260.

[4] *Flemwell, George Jackson* (1865–1928), member of the Royal Society of Arts, often accompanied Correvon on his botanical expeditions. cf. *Alpine Flowers and Gardens*, Chapter IX, p. 116–139.

Ausgewählte Bibliographie

Blaikie, Thomas. Journal de Thomas Blaikie: Excursions d'un botaniste écossais dans les Alpes et le Jura. Einleitung, Übersetzung und Anmerkungen von Louis Seylaz, La Baconnière, Neuenburg, 1935.
Correvon, Henry. Flore colorée de poche à l'usage du touriste dans les montagnes de la Suisse... (etc.), P. Klincksieck, Paris, 1894.
Correvon, Henry. Flore alpine, Delachaux & Niestlé, Neuenburg, 1900.

Farrer, Reginald. My Rock Garden, Arnold, London, 1909.

Farrer, Reginald. The English Rock Garden, 2 Bände, Nelson, London, 1919.

Flemwell, George. Alpine Flowers and Gardens, Painted & Described by G. Flemwell, mit französischem Vorwort von Correvon, A. & C. Black, London, 1910.

Flemwell, George. The Flower-Fields of Alpine Switzerland, painted and written by G. Flemwell, mit französischem Vorwort von Correvon, Hutchinson & Co., London, 1911.

Robinson, William. The Wild Garden, J. Murray, London, 1870.

Robinson, William. Alpine Flowers for Gardens: Rock, Wall, Marsh Plants and Mountain Plants, J. Murray, London, 1870.

Schröter, Ludwig. Text von Carl Schröter. Flore colorée portative du touriste dans les Alpes, dreisprachige Ausgabe, A. Raustein, Zürich, 1904.

Thomas, Graham Stuart. The Rock Garden and its Plants: from Grotto to Alpine House, Dent, London, 1989.

A gauche: Contrefort de rocaille à Friar Park, vers 1910.
A droite: R. Farrer: Cheminement dans son premier jardin alpin d'Ingleborough, vers 1910.

Links: Ausläufer des Steingartens im Friar Park, um 1910.
Rechts: R. Farrer: Wege in seinem ersten alpinen Garten in Ingleborough, um 1910.

Left: Counterfort of the rock garden at Friar Park, about 1910.

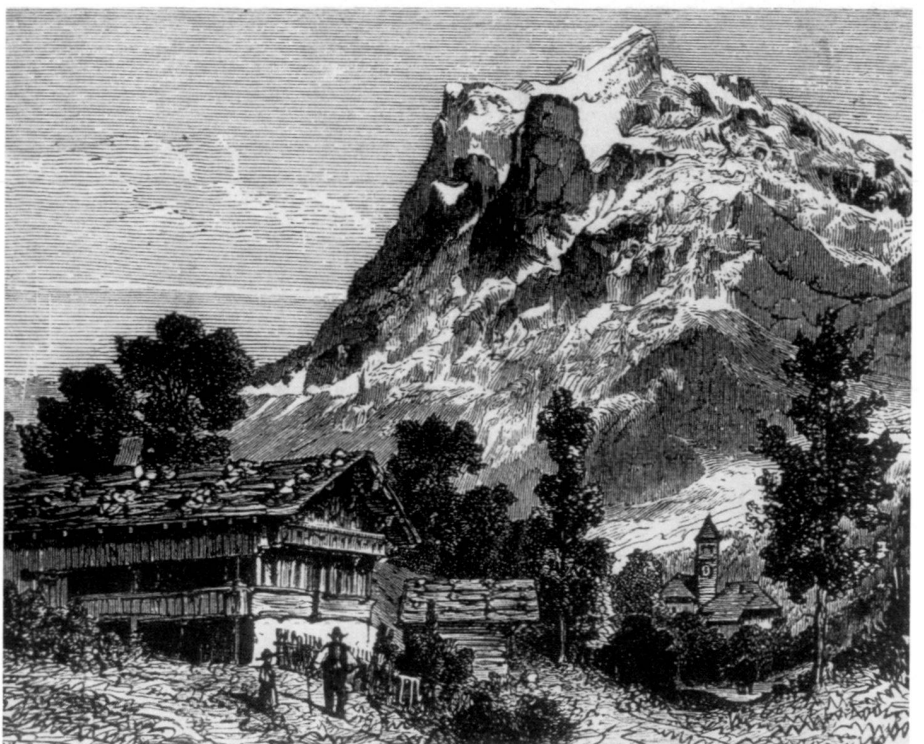
Right: R. Farrer: Progress in his first Alpine garden at Ingleborough, about 1910.



Rocaille et chalet de M. Amable Gras à Meyrin, près de Genève, en 1932.

Steingarten und Chalet von Amable Gras in Meyrin in der Nähe von Genf, 1932.

Rock garden and chalet of M. Amable Gras at Meyrin, near Geneva, in 1932.



W. Robinson: La Suisse pittoresque, illustration p. 117 de son livre sur les fleurs alpines, 1870.

W. Robinson: Malerische Schweiz. Illustration auf S. 117 seines Buches über alpine Blumen, 1870.

W. Robinson: Picturesque Switzerland, illustration on p. 117 of his book on Alpine flowers, 1870.

Therwil BL

Überbauung Baslerstrasse

Öffentlicher Projektwettbewerb

Es wurden 16 Projekte beurteilt.

1. Preis (Fr. 12000.-): Walter Stauffenegger, Ernst Spycher, Basel

2. Preis (Fr. 10000.-): Hans Ruedi Bühler, Bottmingen; Berater Aussenraumgestaltung: Paul Bauer, Landschaftsarchitekt BSLA, Zürich; Energiekonzept: Werner Waldhauser, Münchenstein

3. Preis (Fr. 9000.-): Galambos Architekten, Arlesheim

4. Preis (Fr. 6000.-): René Hofer, Therwil

5. Preis (Fr. 4000.-): Esther Brogli + Daniel Müller, Basel

6. Preis (Fr. 3000.-): Peter Hanhart, Basel

Das Preisgericht empfahl dem Veranstalter, die Verfasser der drei erstrangierten Projekte zu einer Überarbeitung einzuladen.

Zell LU

Alters- und Pflegeheim

Eingeladener Projektwettbewerb unter 11 Architekten

1. Preis (Fr. 8000.- mit Antrag zur Weiterbear-

beitung): Roland Mozzatti, Luzern; Landschaftsarchitekt: Dölf Zürcher, Landschaftsarchitekt BSLA, Oberwil

2. Preis (Fr. 7500.-): Architektengemeinschaft Beat Büchler und Markus Scheidegger, Kriens

3. Preis (Fr. 5000.-): Hubert K. Stocker, Schenkon

4. Preis (Fr. 4500.-): Luzius Zinsli, Zell

5. Preis (Fr. 2000.-): Erwin Amrein und Karlheinz Rüppel, Willisau

Jeder Teilnehmer erhielt eine feste Entschädigung von Fr. 1500.-.

BSLA-Wettbewerbskommission/W. Vetsch

Positionen für eine Debatte über die Westschweizer Landschaft

Fortsetzung von Seite 6

mit der Gesamtheit ihrer Anzeichen und ihrer Ausdrucksformen verlangen.

Drei Mittel sind zu bevorzugen, um diese Ziele zu erreichen: die Äusserung der Städtebauer, Architekten und Landschaftsarchitekten als Schöpfer gestalten; die Orte genehmigen, an denen «von unten» echte kollektive, provisorische, spontane, mobile, ungeordnete, lebendige Schöpfungen entstehen können; die Aufträge zurückweisen, die Landschaftsarchitekten nachträglich erteilt werden, um noch und immer wieder unaufhörliche

Flickarbeiten und Tarnungen mit dem Grün und mit dem Natürlichen vorzunehmen.

Schwierigkeiten und Opfer

Schöpfung und Spontaneität stossen auf mehrere Schwierigkeiten: technokratische Rationalisierung, ökologische Offensiven, eine Besessenheit bei der Erhaltung der Kulturgüter, die versucht, eine Mentalität der Friedhofslandschaft zu bevorzugen; eine gesplattete Zunge der Industrie- und Immobilienkreise, die darauf abzielt, die konstruktivistische Unordnung unter einer oberflächlich geordneten Landschaft zu tarnen. All diese Schwierigkeiten sind Ausdruck einer aktuellen Sackgasse: einen neuen Raum zu definie-

ren, bei dem es sich weder um eine blosse Zustimmung zum Wachstum noch um ein schlechtes ökologisches Gewissen oder eine frostige Besessenheit im Hinblick auf das Kulturgut handelt, sondern um eine andere Beziehung zum Raum. Aus dieser Sackgasse herauszukommen, setzt voraus, dass wir mehrere Opfer bringen: Die Landschaft ist dann nicht mehr der Ort der Tiefe, des Unendlichen, der Flucht, der Träumerei, der Natur, wie die Neuzeit geglaubt hat, sie definieren zu können. Sie wird etwas anderes sein, das wir noch nicht benennen können. Daher die Dringlichkeit einer wirklich philosophischen Debatte über die *Conditio humana*, die gegenwärtige Zeit und die notwendige Aktualität einer Bezugslandschaft.

Suisse romande et rocaïlle fleurie

Suite de la page 14

ou prétendues telles, font rêver (Flemwell [4], dans *Alpine Flowers and Gardens* que Correvon préface. Une rocaïlle bien faite lance l'imagination vers les Alpes, leurs fleurs rappellent une joie de survivre, leurs rochers l'âpreté du milieu, leurs contrastes, ceux des grands paysages romands.

Die Bedeutung der Suisse romande für den Steingarten

Fortsetzung von Seite 14

te Mäuerchen von Pflanzen überdecken zu lassen. Für Farrer war die Pflanze das Wesentliche. Heikel zu züchtende Sorten gehörten seiner Meinung nach ins Kalt- haus. Die Walliser und Waadtländer Berggärten, die Farrer besuchte, haben nicht wenig dazu beigetragen, den Erfahrungsschatz des grössten englischen Steingärt- ners zu bereichern.

Friedvoller Steingarten

Der Durchschnittstourist findet in der Fremde gern seine gewohnte, ruhige Be- quemlichkeit wieder, in einem guten Hotel in einer weit entfernten, malerischen Landschaft. Ein Steingarten (wie der von Correvon erwähnte beim Hotel Saratz in

Pontresina) bietet ihm vor seinem «Zuhause» eine Palette prachtvoller, in sämtlichen Reiseführern gerühmter Blumen, die sich ohne jede Anstrengung entdecken lassen. Der etwas abenteuerlustigere Be- sucher nimmt ein paar Beispiele alpiner Flora in der Tasche mit; es hat ja so viel davon. Nach Hause kommt er dann mit getrockneten Exemplaren für sein Herba- rium oder noch lieber mit lebenden Pflan- zen für seinen Steingarten. Oder auch mit Samenbriefchen und Kupferstichen der Schweiz als dem sprichwörtlichen Land der Hirten, die ihn an das erinnern, was er beim Verlassen des Hotels zu sehen pflegte. Gewisse englische Landschafts- architekten haben sich bei der Gestaltung einiger Parkanlagen von den typischen Chalets leiten lassen, wie man sie heute noch findet. Sogar in der Deutschschweiz wurde schon 1787 eine Wiese im «engli- schen» Park der Ermitage in Arlesheim von einem Chalet geziert (das Wort stammt anscheinend ursprünglich aus dem Greyerz und wurde von Rousseau und Byron populär gemacht). Um 1900 schreibt Correvon: «Wenn Sie in einem Chalet wohnen, ist es absolut angebracht, davor einen Steingarten anzulegen.» Die friedvolle Stimmung eines Steingartens, ja den Bergfrieden vor dem eigenen Haus... und ein paar schöne Ferienerinnerungen! Bergblumen – ob wirklich alpinen Ur-

sprungs oder nicht – bringen zum Träu- men, sagt Flemwell [4] in *Alpine Flowers and Gardens*, zu dem Correvon das Vor- wort verfasste. Ein gelungener Steingar- ten lenkt die Phantasie in Richtung Alpen, die Blumen bringen Überlebensfreude, die Felsbrocken die Rauheit der Umwelt und die Kontraste den Abwechslungs- reichum der Westschweizer Landschaft zum Ausdruck.

Suisse romande and flower-bedecked rock gardens

Continuation from page 14

meadow in the Ermitage landscape park "in the English style" at Arlesheim back in 1787. Around 1900, Correvon suggests: "If you live in a chalet, a rock garden spreading at its base will be very appropriate." The peace of rock gardens, the peace of having one's home at an altitude ... And what happy holiday memories! The Alpine flowers, or such as are said to be such, let one dream, says Flemwell [4] in *Alpine Flowers and Gardens*, to which Correvon wrote the preface. A well made rock garden launches the imagination to- wards the Alps, their flowers recall a plea- sure in survival, their rocks the harshness of the surroundings, their contrasts those of the great landscapes of French-speak- ing Switzerland.